

JÉRÔME LEROY

VIVONNE

ROMAN



VIVONNE

DU MÊME AUTEUR

ÉDITIONS LA TABLE RONDE

- Monnaie bleue*, « La Petite Vermillon », 2009.
Un dernier verre en Atlantide, 2010.
Les Jours d'après, « La Petite Vermillon », 2015.
Sauf dans les chansons, 2015.
Jugan, 2015 (Folio).
Comme un fauteuil Voltaire dans une bibliothèque en ruine, « La Petite Vermillon », 2017.
La Minute prescrite pour l'assaut, « La Petite Vermillon », 2017.
Un peu tard dans la saison, 2017 (Folio).
Le Cimetière des plaisirs, « La Petite Vermillon », 2019.
Nager vers la Norvège, 2019.

ÉDITIONS GALLIMARD

- Le Bloc*, Série noire, 2011 (Folio policier).
L'Ange gardien, Série noire, 2014 (Folio policier).

ÉDITIONS MILLE ET UNE NUITS

- Physiologie des lunettes noires*, 2010.

ÉDITIONS DES ÉQUATEURS

- En harmonie*, 2009.

ÉDITIONS BALEINE

- À vos Marx, prêts, partez !*, 2009.

ÉDITIONS LA THÉBAÏDE

- L'Orange de Malte*, 2016.

ÉDITIONS LA MANUFACTURE DE LIVRES

- La Petite Gauloise*, 2018 (Folio).

JÉRÔME LEROY

VIVONNE

Roman



LA TABLE RONDE
26, rue de Condé, Paris 6^e

© Éditions La Table Ronde, Paris, 2021.

editionslatableronde.fr

À Jean-Yves Griette.

« Ce soir, je serai l'aube. »

ALAIN JOUFFROY, *Le Temps d'un livre.*

PROLOGUE

D'AUTRES ÎLES

Le petit garçon courait sur la plage éclairée par le soleil de l'aube.

Le monde était rose, orange, bleu, mauve.

D'habitude, le petit garçon adorait cette heure-là : tout le monde dormait encore dans la maison. Il sortait sans faire de bruit, dans l'obscurité à l'odeur de jasmin et il allait saluer, seul, la nouvelle journée. Il contemplait longuement la féerie des couleurs, il avançait sur la jetée de bois où étaient amarrées les barques du village et il plongeait dans une mer aux reflets vineux, comme dans les chants du Grand Aveugle.

Le petit garçon aimait par-dessus tout ce moment pour nager. Il avait l'impression de manger et de boire les couleurs, qu'elles le nourrissaient et lui donnaient une force nouvelle. Il allait d'une brasse calme vers le soleil qui était sur le point d'apparaître à l'horizon et bientôt l'éblouirait.

Il nageait, sans aucune peur, en ligne droite, vers le large jusqu'à ce que sa mère ou un Ami l'appellent depuis la jetée : « Titos, viens déjeuner, tu vas trop loin ! »

Le soir, on lisait souvent le Grand Aveugle autour du feu commun, accompagné par les flûtes. C'était pour lui

rendre hommage que les parents de Titos avaient nommé son frère cadet Odysseus. Il y avait des choses que Titos avait du mal à comprendre lors de ces lectures. Il n'avait pas osé demander des explications, de peur qu'on le traite comme un bébé. Par exemple, si le Grand Aveugle ne voyait rien, comment connaissait-il la couleur de la mer? Et aussi, comment la mer pouvait-elle avoir la couleur du vin?

Et puis le petit garçon avait compris que le Grand Aveugle avait raison, que le Grand Aveugle voyait tout : au cœur de l'été, quand le soleil était au plus haut et que son père l'emmenait en barque, loin des côtes, le bleu de la mer était si profond, si foncé, qu'il donnait l'impression d'être presque solide, comme une pâte qu'on aurait pu malaxer entre ses mains. Le bleu prenait alors la même couleur que le raisin écrasé, il avait les mêmes reflets et la même consistance que le vin épais qui arrivait de Paros et dont on remplissait des amphores pour les fêtes.

Mais aujourd'hui, c'était différent, très différent.

Il n'était plus question de cet accord avec le monde, il n'était plus question des belles images du Grand Aveugle.

Aujourd'hui, Titos courait en essayant d'oublier qu'il ne pourrait plus plonger depuis la jetée : elle avait été détruite par le feu.

Qu'il n'entendrait plus jamais la voix de sa mère, de son père et de son petit frère Odysseus : ils étaient morts.

Qu'il n'entendrait plus la voix de personne, au village.
Plus jamais.

Titos avait sept ans, peut-être huit.

Il ne savait pas parce que ce n'était pas important, l'âge qu'on avait. Le temps était une notion toute relative

dans la Douceur. Chaque journée était ronde comme une pomme, chaque journée formait un cercle à l'image des îles de l'Archipel, chaque journée était une vie entière.

L'heure avait beau être matinale, Titos était en sueur et sa tunique de lin lui collait au corps à cause de l'effort mais, surtout, à cause de la peur.

Ses petites jambes bronzées soulevaient le sable dans un son mat qu'il confondait avec les battements de son cœur.

Parfois, l'écume d'une vague un peu plus forte venait rafraîchir ses pieds. Sa foulée était régulière et, malgré ses sanglots, il s'efforçait de contrôler son souffle.

S'il atteignait Sarakiniko, il aurait peut-être une chance de s'en tirer.

Le meltem soufflait dans son dos comme une grande main de vent qui l'aurait poussé.

Il fut rassuré. Il avait l'impression d'aller plus vite. Il prit cela pour un signe : l'Alliance du Vivant venait l'aider, l'Alliance du Vivant lui rappelait qu'il faisait partie d'un tout avec les oiseaux, les lièvres, les chevreux, les tamaris, les fleurs, l'éternelle fraîcheur du marbre dans les rues de Plaka, le pain qui sortait du four au village, les gâteaux au miel de Luna, les poissons argentés qu'il attrapait à main nue avec Odysseus dans les criques de Mytakas ou ceux que rapportait son père dans sa barque.

Mais les Autres, alors ? Les Autres qui avaient débarqué au village et massacré tout le monde, est-ce qu'ils en faisaient partie, de l'Alliance du Vivant ? C'étaient bien des hommes, non ? Pas des Amis, mais des hommes quand même. Autant de questions sans réponses pour un petit garçon qui courait en pleurant. Et qui ne voulait pas

mourir, qui voulait voir encore d'autres aubes roses, orange, bleues, mauves...

Titos chassa la peur.

La seule chose à laquelle il devait penser, c'était Sarakiniko.

Sarakiniko et ses grottes éblouissantes de blancheur. Il pourrait y rester le temps qu'il faudrait.

Titos réfléchissait en courant. Réfléchir, ça enlevait les images qui lui revenaient par éclairs terrifiants : une tête tranchée qui éclaboussait un mur blanchi à la chaux, une bouche en gros plan déformée par un hurlement de terreur, un chien qui dévorait un nouveau-né, le corps d'un voisin qui tressautait sous les impacts d'armes qu'il n'avait jamais vues auparavant, lui qui ne connaissait que les vieux fusils qu'utilisaient encore certains Amis pour chasser.

Titos, maintenant, comprenait le vrai motif de l'arrivée des Autres et ce qu'ils voulaient. On en parlait un peu, depuis quelque temps, dans les villages, avec des mines inquiètes. Les adultes baissaient la voix quand des enfants étaient dans les parages.

Titos, malin et curieux, était parvenu à saisir des bribes de conversations quand ses parents réparaient les filets, le soir, avec les autres Amis du village, ou quand il allait en famille au marché d'Adamas, dans la carriole tirée par un âne. Dans les tavernes, les Amis ne faisaient pas attention à ce petit garçon, torse nu, qui faisait tourner sa toupie en obsidienne.

Titos avait entendu que les Autres étaient arrivés dans l'Archipel.

On ne savait pas depuis quand mais, c'était sûr, ils étaient là. Ils débarquaient dans les îles, et ils ne choisissaient pas n'importe lesquelles. Seulement celles qui possédaient dans leurs temples ou leurs bibliothèques des reliques et des livres du Poète. Ils massacraient les Amis qui tentaient de résister. Ils détruisaient les maisons et les bateaux. Ils rétablissaient le culte de l'Ancien Dieu.

Et, surtout, les Autres brûlaient les livres du Poète. Les livres d'Adrien.

On l'avait su par des pigeons voyageurs arrivés de Naxos et de Syros une semaine plus tôt. Ils portaient des messages annonçant que les communautés de Paros, de Ios, de Kéa étaient tombées.

Syros elle-même se préparait à une attaque : cette île possédait de nombreux livres du Poète. C'était à Syros que le Poète était passé de l'Autre Côté. On avait même bâti, longtemps auparavant, un sanctuaire dans le Haut-Pays pour honorer sa mémoire.

Il y avait aussi eu ce voilier avec à son bord des Amis de Sifnos qui avaient aperçu des colonnes de fumée en pleine mer : cela ne pouvait être que la flotte des Autres.

Ces mêmes colonnes de fumée, Titos les avait vues en allant se baigner tôt ce matin-là. Elles dégageaient une odeur épouvantable qui l'avait conduit au bord de la nausée. Maintenant Titos comprenait que les Autres voulaient aller au sommet du Kastro, dans l'église de l'Ancien Dieu.

Ils voulaient les *Mille Visages*.

Le livre d'Adrien qui avait sauvé tant de monde, le livre écrit dans une langue morte que parlaient seulement

quelques Amis, très âgés, de Plaka et d'Adamas. Le livre qui faisait passer de l'Autre Côté, sans mourir.

Titos n'avait jamais vu le livre. Il était trop fragile, disait la vieille Marsoula au village. On ne le montrait dans l'église qu'aux grandes occasions. Un Ami ou une Amie lisait un extrait, choisi au hasard. À la moindre chute, au moindre souffle d'air, ses pages risquaient de se détacher, de s'effriter.

Sarakiniko apparaîtrait au prochain tournant, il faudrait contourner le petit promontoire en nageant, reprendre pied sur les rochers lisses et crémeux, laisser en contrebas, sur sa droite, l'épave et continuer vers les grottes. C'était une épave du monde d'avant dont émergeaient simplement un mât rouillé et, au gré des vagues, des parties d'une coque en fer.

Soudain, Titos hurla et tomba.

Il se roula par terre, regarda le dessous de son pied droit. Un grand fragment nacré de coquillage était entré dans sa chair, comme une lame.

La coupure était profonde, il saignait, du sable mouillé était collé sur les lèvres de la plaie.

Titos se sentit abandonné par l'Alliance du Vivant. Le découragement l'écrasa. Il n'était qu'un petit garçon de la Douceur. Il ignorait tout de la violence, sauf celle qu'il y avait dans les chants du Grand Aveugle, quand il racontait comment Odysseus avait tué N'A-Qu'un-Œil et comment il avait massacré ceux qui voulaient épouser son Amie Pénélope.

Il se mit à pleurer.

Le meltem ne suffirait plus. Le meltem ne pourrait plus le pousser dans le dos. Le meltem ne l'emporterait

pas non plus comme un oiseau dans les airs jusqu'à Sarakiniko.

Le bruit d'un moteur se rapprocha.

Titos n'en avait jamais entendu. Il ne connaissait que les chants d'oiseaux, la grande rumeur de la mer du Cercle quand on la surplombait depuis les montagnes de l'île, cette grande rumeur qui ressemblait à la respiration sourde d'un dormeur géant. Il ne connaissait que le bruit du marteau des forgerons, le bêlement des chèvres, le gazouillis d'une fontaine près d'un moulin en ruine, pas loin de son village, le hennissement des chevaux, le braiement des ânes, le claquement des voiles et la sonnette du vélo d'Esma, une Amie d'Empourios qui venait souvent voir sa mère à Mytakas, pour parler et se baigner avec elle avant de jouer de la flûte et de la guitare, jusqu'au soir.

Titos décida de penser à Esma pour oublier que son pied saignait, qu'il ne pouvait plus courir, qu'il avait trop mal, qu'il n'avait plus de forces et que les Autres allaient le tuer.

Il espéra qu'ils feraient vite.

Il revit le corps dénudé et crucifié de Luna.

Non, il fallait penser à Esma. Seulement à Esma.

Au moins, avec elle, il passerait de l'Autre Côté avec des images dignes de la Douceur. Il aurait aimé qu'on lui lise un texte d'Adrien pour être certain de tout emmener avec lui de l'Autre Côté. Ce serait son seul regret.

Esma était belle, presque autant que sa mère, plus peut-être, avec ses longues jambes, ses cuisses fermes, son sourire et surtout ses yeux aussi bleus que la mer du Cercle. Quand il avait l'âge d'Odysseus, Titos grimpa sur les genoux d'Esma pour mieux les regarder, ses yeux, et il avait l'impression d'y voir la mer.

Il sondait les profondeurs ultramarines entre les cils, cet indigo qui semblait impénétrable. Et, au bout d'un moment, à force de les fixer, il voyait apparaître des voiliers, des dauphins, d'autres îles...

Sur les genoux d'Esma, il aimait aussi jouer avec une mèche de ses cheveux dorés, échappée d'un chignon, pendant qu'elle parlait avec sa mère.

Il sentait sa peau, la respirait en mettant son nez dans le cou d'Esma : une odeur d'eucalyptus et de sel qui le troublait, lui donnait envie de se coller encore plus à elle. Une fois, même, il n'avait pas résisté, il avait léché la peau d'Esma sous prétexte de lui embrasser la joue. Elle avait ri et sa mère aussi :

— Dis donc, Titos, tu ne perds pas de temps...

Oui, autant quitter la Douceur avec ces yeux-là, dans ces yeux-là. Avec le sel et l'eucalyptus, la mèche blonde et les dauphins.

Le grondement du moteur était tout proche.

L'étrange machine qui le poursuivait apparut.

Elle était semblable à la bicyclette d'Esma mais le conducteur n'avait pas besoin de pédaler. Sur le côté, un genre de petite carriole était accrochée avec, à l'intérieur, un deuxième homme.

Il épaula un fusil et le pointa vers Titos.

Deux détonations retentirent.

Titos entendit un sifflement de bourdon qui passait à toute vitesse et aussitôt, il sentit une brûlure sur le côté de sa tête. Il y porta sa main qu'il retira, ensanglantée.

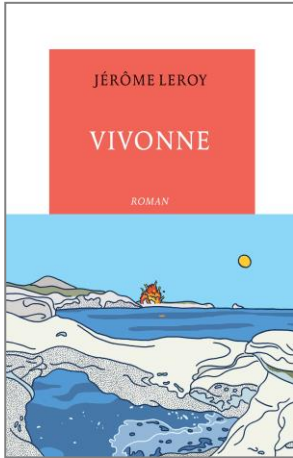
Titos fut alors submergé par une colère plus forte que la peur et la douleur.

Il n'était plus un bébé comme Odysseus. Il fallait se relever et essayer d'atteindre Sarakiniko.

Alors qu'un typhon dévaste l'Île-de-France, l'éditeur Alexandre Garnier contemple le cataclysme meurtrier depuis son bureau, rue de l'Odéon : une rivière de boue coule sous ses fenêtres, des rats surgissent des égouts. Le passé aussi remonte à la surface. Devant ce spectacle de fin du monde, Garnier se souvient de sa jeunesse et surtout de son ami, le poète Adrien Vivonne, auteur entre autres de *Danser dans les ruines en évitant les balles*. Garnier a publié ses livres avant que celui-ci ne disparaisse mystérieusement en 2008, il y a presque vingt ans.

Qu'est devenu Vivonne ? Partout en Europe, la « balkanisation climatique » sévit et les milices s'affrontent tandis que la multiplication des cyberattaques fait craindre une Grande Panne. Lancé à la poursuite de Vivonne, Garnier essaie de le retrouver avant que tout ne s'effondre. Est-il possible, comme semblent le croire de plus en plus de lecteurs dans le chaos ambiant, que Vivonne ait trouvé un passage vers un monde plus apaisé et que la solution soit au cœur de ses poèmes ?

Né en 1964 à Rouen, Jérôme Leroy est l'auteur de plus de vingt romans, recueils de nouvelles et de poésie, parmi lesquels Le Bloc (Prix Michel Lebrun 2012) et L'Ange gardien (Prix Quai du Polar 2015) en Série Noire. Il a publié à La Table Ronde Un dernier verre en Atlantide (2010), Jugan (2015), Un peu tard dans la saison (2017) et Nager vers la Norvège (2019). Les Jours d'après (2015), Monnaie bleue (2009), Comme un fauteuil Voltaire dans une bibliothèque en ruine (2017), La Minute prescrite pour l'assaut (2017) et Le Cimetière des plaisirs (2019) ont paru dans la collection La Petite Vermillon.



Vivonne

Jérôme Leroy

Cette édition électronique du livre

Vivonne de Jérôme Leroy

a été réalisée le 04 novembre 2020

par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710388982 - Numéro d'édition : 336880).

Code Sodis : N979704 - ISBN : 9782710389002

Numéro d'édition : 336882.